

sein de groupes utilisant le soufflet pour des activités techniques telles que le travail du métal.

BAMBOU ET BRICOLAGE

Vous pourrez fabriquer un briquet pneumatique en ne recourant qu'à des matériaux naturels et faciles à trouver. À l'image de certains objets asiatiques, prélevez le tube sur une tige de bambou. De diamètre presque constant, le creux naturel de cette plante offre des parois lisses et solides ; le nœud cloisonnant entre deux segments, utilisé comme base du cylindre, résiste bien à la pression. À défaut de bambou, et toujours d'après des modèles ethnologiques, un cylindre en corne ou en bois dur et homogène peut être creusé à l'aide d'un vilebrequin ou d'une perceuse électrique. Les parois de la cavité, naturelle ou aménagée, doivent être lissées durant quelques minutes avec une feuille de papier de verre enroulée sur elle-même ou autour d'un support rigide.

Selon nos expérimentations, un cylindre en bambou ou en buis présentant en moyenne une cavité de neuf millimètres de diamètre et profonde de huit centimètres convient bien. Les objets ethnologiques semblent légèrement plus petits que les nôtres.

L'autre pièce du dispositif, le piston, sert à comprimer l'air dans le cylindre. Sa longueur et son diamètre seront adaptés aux dimensions de la perforation. Les objets expérimentaux qui fonctionnent le mieux sont en buis, de section parfaitement circulaire, d'un diamètre inférieur d'environ un millimètre à celui de la perforation. Afin de manipuler facilement le piston, la tige est aménagée en poignée à l'une de ses extrémités.

Pour assurer une parfaite étanchéité, l'extrémité est munie d'un fil de soie ou de coton enroulé plusieurs fois, comme sur une bobine. De cette manière, le piston s'ajuste à la perforation du cylindre. Ce joint n'est efficace que s'il est enduit de cire ou d'une substance grasseuse comme le saindoux. Ces matières suffisent à faire tenir le fil sans nœud ni colle.

Pour trouver le réglage parfait, on ajoutera ou on enlèvera du fil et de la graisse jusqu'à ce que le piston entre et sorte sans difficulté du cylindre, mais que l'on sente, en l'enfonçant, une légère résistance due à la compression de l'air. Le réglage est bon lorsque le piston, une fois relâché, remonte de lui-même de quelques millimètres.

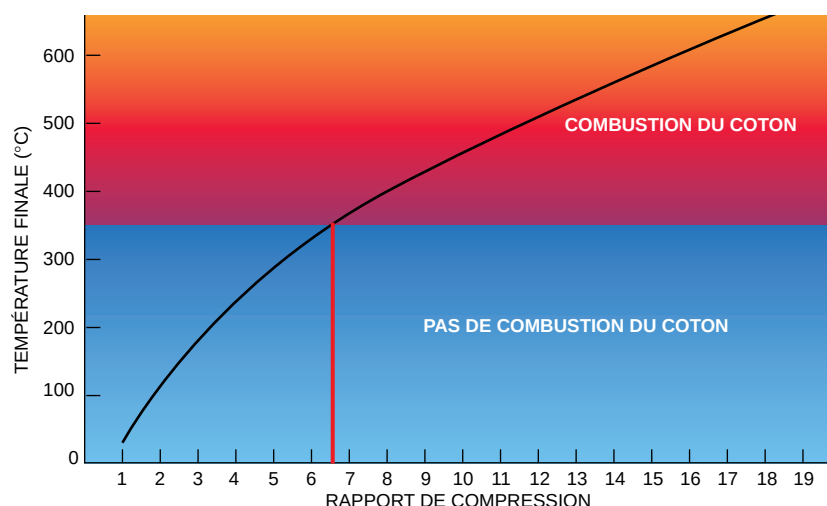
Comment transformer la chaleur produite en flamme, ou plutôt, dans un premier temps, en braise ? À cet effet, on creuse sur la base du piston, avec la

Air chauffé et combustion d'amadou

À l'aide des lois de la thermodynamique, on calcule la température atteinte lors de la compression. La rapidité de la compression permet de considérer celle-ci comme adiabatique : aucun échange de chaleur n'a lieu entre l'extérieur et l'intérieur du tube. Dans ce cas, le produit de la température en kelvins par le volume à la puissance 0,4 est une constante (le coefficient 1,4 est le rapport des chaleurs spécifiques de l'air à pression constante et à volume constant). Ainsi, si la température ini-

tiale est de 20 °C (293 kelvins), on calcule la température finale en fonction du rapport de compression.

Lorsque le rapport de compression est égal à cinq, l'air comprimé atteint 284 °C ; si l'on comprime l'air plus de 6,7 fois, la température dépasse 350 °C, la température de combustion du coton (ou de l'amadou qui est proche). En pratique, la qualité de l'étanchéité limite le rapport de compression que l'on peut atteindre et donc, la température finale.



pointe d'un couteau ou d'un ciseau à bois, une petite cavité profonde de trois à quatre millimètres. Elle servira à accueillir une substance facilement inflammable, qui se trouvera ainsi propulsée à la base du cylindre.

Les substances inflammables appropriées sont les mêmes que celles qui sont utilisées pour récupérer les étincelles produites par la méthode de percussion pierre contre pierre ou pierre contre métal. La solution la plus simple consiste à prélever un petit brin sur une mèche de briquet dit « à amadou » (vendue au mètre dans certaines drogueries). L'amadou véritable, tiré du champignon connu sous le nom d'amadouvier à feu (*Fomes fomentarius*) doit, avant usage, être traité selon les recettes traditionnelles, dont plusieurs variantes sont recensées dans le monde. Nous avons obtenu de bons résultats avec celle qui consiste à tremper le champignon pendant une quinzaine de jours dans la sève contenue dans le creux naturel de certains platanes. On peut également carboniser partiellement l'amadou ou du coton hydrophile (qui est bien aéré), dans une boîte métallique fermée et perforée de quelques trous.

Une fois la cavité située à la base du piston bourrée de matière combustible, le briquet à air comprimé est prêt à fonctionner. D'un geste énergique, enfonçons le piston dans le tube, puis retirons-le aussitôt. Le brin d'amadou, ou son succédané, est devenu incandescent. Il suffit de le sortir avec précaution, de le placer dans une touffe d'herbes sèches et de souffler pour obtenir la flamme.

Paul BOUTIÉ et Ioannis MANOS travaillent au Laboratoire de préhistoire de l'Université Paul Valéry de Montpellier.

Henry BALFOUR, *The Fire Piston*, Smithsonian Report for 1907, Washington Printing Office, pp. 565-593, planches I-V, 1908.

George MONTANDON, *Traité d'ethnologie cyclo-culturelle et d'ergologie systématique*, éditions Payot, Bibliothèque scientifique, 1934.

Jacques COLLINA-GIRARD, *Feu par percussion, feu par friction, les données de l'expérimentation*, in *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 90, fasc. 2, pp. 159-173, 1993.

Mathématiques

Calcul scientifique

Lionel Sainsaulieu. Éditions Masson.

Introduction au calcul scientifique

Brigitte Lucquin et Olivier Pironneau. Éditions Masson.

Considérons un problème de nature industrielle : de l'eau se trouve dans un réservoir, serpente dans divers tuyaux, reçoit ou cède de la chaleur, sort par un robinet. Pour prévoir sa température à la sortie, les ingénieurs doivent : (1) écrire toutes les équations qui régissent l'ensemble des phénomènes : c'est la modélisation ; (2) concevoir une méthode de résolution approchée de ces équations (car en général les équations sont beaucoup trop compliquées pour être résolues de manière exacte) ; (3) écrire un programme d'ordinateur qui réalisera cette résolution approchée (beaucoup trop longue et compliquée pour être faite à la main) ; (4) comparer les résultats que donne la machine à ceux que fournit l'expérience : c'est la validation. Ainsi le calcul peut prédire une température de 30 °C quand le thermomètre indique 50 °C : la modélisation est-elle mal faite ? La résolution numérique est-elle défectueuse ? Y a-t-il une erreur dans la programmation de l'ordinateur ? De toute façon, il faut tout recommencer.

Il y a dix ans, la deuxième étape, la résolution approchée du problème une fois qu'il est modélisé, était nommée «analyse numérique» ; elle s'appelle aujourd'hui «calcul scientifique». Le contenu n'a pas changé, mais l'emphase linguistique révèle l'accroissement en importance de la communauté académique qui se préoccupe du sujet. Cet accroissement ne reflète en rien un besoin du marché (qui s'évoque bien davantage sur les trois autres points), mais simplement le mode de recrutement des universitaires, fait sous le principe de la «cooptation» (le terme recouvre des pratiques variées, allant de la constitution de chapelles au népotisme).

Comme le dit avec beaucoup de modestie L. Sainsaulieu, auteur du premier ouvrage dont nous rendons compte, il s'agit de réunir «les principales méthodes employées pour la résolution numérique des problèmes de l'ingénieur».

Le modèle mathématique, une fois décrit, se traduit par une ou plusieurs

«équations aux dérivées partielles». On recherche en général une fonction inconnue, par exemple (dans le cas évoqué) une température. Cette température T dépend du temps t , et aussi de l'endroit où on la mesure. C'est donc une fonction inconnue $T(t, x, y, z)$. Les renseignements que l'on a à son propos sont généralement écrits au moyen des dérivées de T par rapport aux diverses variables. Par exemple, s'il n'y a qu'une seule variable d'espace x (cas d'un barreau infiniment fin), l'«équation de la chaleur» donnera la température de la barre à l'instant t et au point d'abscisse x : le problème sera entièrement résolu, aussi bien dans le temps que dans l'espace, si on sait résoudre l'équation.

Comment fait-on pour écrire les équations, c'est-à-dire pour modéliser le phénomène ? La réponse est plaisante : on fait de son mieux ! On essaie, tant bien que mal, d'écrire les lois de la physique : équations de Maxwell, de Boltzmann, de Navier-Stokes, etc. La physique regorge de lois, mais ces lois sont à la fois empiriques et approximatives. Au laboratoire Système de perception de l'ETCA (Arcueil), David Ruelle a récemment fait un exposé dont nous reprenons les termes :

«Les lois de la physique macroscopique (conduction, rayonnement, etc.) ne résultent pas d'une intégration des lois de la physique microscopique (attractions-répulsions entre électrons, protons, etc.) : la mécanique statistique est à l'heure actuelle incapable de déduire les lois macroscopiques des lois microscopiques, sauf dans le cas particulier (très rare et sans intérêt industriel) des situations en équilibre. Les lois empiriques usuelles ne sont que des approximations : si, par exemple, on écrit $F = mg$, on néglige des termes en g^2 , g^3 , etc. On ne sait pas quel est le domaine de validité de ces approximations. Sont-elles encore valables pour des milieux très chauds, sous forte pression, très raréfiés, etc. ?»

Dans son chapitre V, «Modélisation numérique d'un problème de thermique», L. Sainsaulieu décrit un exemple en apparence très simple : de l'eau séjourne dans un réservoir, puis passe par un unique tuyau rectiligne, avant de sortir par un robinet. La question est : quelle est la température de l'eau à la sortie ? Même dans ce cas très simple, on ne sait pas modéliser correctement le problème ; il faut faire des hypothèses quant à la nature des écoulements (turbulences, etc.) et, ultérieurement, l'expérimentation validera ou non ces hypothèses. Cela fait, on peut mettre en œuvre les méthodes numériques que l'auteur a exposées au préalable, et l'on obtient... des résultats décevants ! Ce chapitre est absolument

remarquable ; le lecteur y découvre le vrai problème de la connaissance scientifique, qui est celui-ci : nous n'avons qu'une vision partielle, simplifiée, insuffisante des phénomènes et, même avec ces simplifications, nous ne parvenons pas à faire des prédictions. L'auteur est ingénieur de recherche chez *Renault*, et sa présentation sera une découverte – mieux, une révélation ! – pour les étudiants qui n'ont, jusque-là, été exposés qu'au savoir dogmatique et figé que l'Université délivre (et où le second ouvrage saura les replonger, que le lecteur se rassure !).

Quelles sont donc les méthodes numériques dont dispose l'ingénieur ? Il en existe principalement deux : la méthode des différences finies et la méthode des éléments finis. La première consiste à remplacer une dérivée $f'(x)$ par une «différence» $f(x) - f(y)/x - y$. Si on travaille sur un intervalle, par exemple x compris entre 0 et 1, on «discrétise» l'intervalle en introduisant une subdivision $x_0 = 0, x_1, \dots, x_N = 1$, et on remplace $f'(x)$ par $f(x_k) - f(x_{k-1})/x_k - x_{k-1}$. Les nombres inconnus $f(x_k)$ apparaissent alors comme la solution d'un gros système linéaire : on doit résoudre $AX = B$, où A est une matrice inversible, B un vecteur donné.

La seconde méthode – celle des éléments finis – fait appel à une approximation de la fonction inconnue par des fonctions plus complexes, telles des fonctions triangles, mais se ramène finalement aussi à un système linéaire. La méthode des «différences finies» étant conceptuellement plus simple que la méthode des «éléments finis», L. Sainsaulieu choisit très judicieusement de les exposer dans cet ordre, alors que, on ne sait pourquoi, B. Lucquin et O. Pironneau adoptent l'ordre inverse. Quant à la résolution des systèmes linéaires, qui remonte essentiellement à Carl Friedrich Gauss, les diverses méthodes sont extrêmement bien exposées par L. Sainsaulieu, avec leurs avantages et leurs inconvénients. On a enfin un bref aperçu sur une troisième catégorie de méthodes, les méthodes spectrales, utilisées surtout pour les problèmes de vibrations.

Le livre de L. Sainsaulieu est clair, bien écrit et attrayant. Je ne lui ferai qu'un reproche : je ne crois pas qu'il soit adapté au public que l'auteur mentionne – issu du premier cycle universitaire – outre la transformation de Fourier, à laquelle l'auteur fait référence à plusieurs reprises (niveau maîtrise), la méthode des éléments finis requiert en effet une bonne connaissance de la théorie des distributions (niveau maîtrise et souvent DEA). L'auteur sait-il que, par la grâce de réformes successives, les étudiants sortant du premier cycle savent à peine ce qu'est un espace vectoriel ?

Je n'aurai pas une opinion aussi favorable du livre de B. Lucquin et O. Pironneau (Université Paris 6), dont la présentation me paraît à la fois dogmatique et confuse. Sur un plan conceptuel, on n'y retrouve nulle part les interrogations quant à la validité des méthodes que L. Sainsaulieu mentionne. Sur le plan pédagogique, la présentation laisse à désirer. Par exemple, page 37, un lemme énonce l'inégalité de Poincaré, avec cette démonstration : «En dimension 1, débrouillez-vous ; en dimension 2, allez voir dans Dautray-Lions» ! De manière générale, les difficultés conceptuelles sont passées sous silence. Certes, dans un livre d'analyse numérique, l'auteur n'a pas à détailler les difficultés conceptuelles, mais il doit au moins en mentionner l'existence ; c'est du reste ce que fait L. Sainsaulieu.

Je ferai deux reproches supplémentaires au livre de B. Lucquin et O. Pironneau.

D'une part, je ne vois pas ce qu'apportent les programmes d'ordinateur détaillés qui apparaissent à la fin de chaque chapitre. Présenter l'algorithme est suffisant. Un programme dépend de l'environnement informatique (type d'appareil, etc.) et, de toute façon, il est presque impossible de recopier un listing sans faute (il aurait fallu joindre une disquette).

D'autre part, un dernier chapitre traite de la programmation des ordinateurs parallèles ; il ne comporte heureusement que quelques pages, car les auteurs sont manifestement peu au fait des véritables difficultés que comporte ce type de programmation (ce sont les communications entre processeurs qui sont les plus pénalisantes).

Après ce bref tour d'horizon des deux ouvrages, revenons à notre ingénieur qui doit résoudre un problème et doit passer par toutes les étapes décrites au début de cet article. La modélisation, nous l'avons dit, constitue le premier problème majeur – L. Sainsaulieu donne bien d'autres exemples (aile d'avion, moteur diesel, etc.) où elle est difficile. Lorsqu'elle a été réalisée et lorsque les programmes numériques ont fait leur travail, le second problème majeur que l'on rencontre est celui du logiciel ou, plus exactement, de la validation du logiciel : comment être sûr qu'un programme informatique, composé de dizaines, voire de centaines de milliers de lignes, fait bien ce qu'il est supposé faire ? La mésaventure d'Ariane V a montré que les inquiétudes à cet égard n'étaient pas inutiles, et, comme le dit très justement Maurice Nivat, il s'agit d'un problème à propos duquel on ne dispose d'aucun outil conceptuel.

Bernard BEAUZAMY

Médecine

Le prix du bien-être

Édouard Zarifian. Éditions Odile Jacob, 1996.

A l'heure où les pouvoirs publics ne semblent pas savoir comment concilier économie et soins efficaces, le livre d'Édouard Zarifian vient nous proposer une analyse des mécanismes de la prescription massive des psychotropes. Ces médicaments qui modifient le comportement psychique permettent, par exemple, de calmer l'anxiété, de faire dormir en cas d'insomnie ou de soigner un syndrome dépressif.

Ce livre présente au public un rapport technique demandé à É. Zarifian il y a deux ans par Simone Weil, alors ministre des Affaires sociales. Celle-ci voulait connaître les raisons de la consommation excessive de psychotropes par les Français (en moyenne, trois fois supérieure à celle de leurs voisins européens). Remis au gouvernement actuel en avril 1996, ce rapport ne fut présenté qu'aux journalistes, mais Odile Jacob a persuadé son auteur de s'expliquer dans un livre : ses recherches sur les rouages de la chaîne qui mène du producteur au consommateur de psychotrope révèlent comment fonctionne la santé en France.

Ce livre s'adresse surtout à trois types de personnes : aux consommateurs, qui comprendront qu'ils doivent être plus circonspects dans leur utilisation des médicaments ; aux médecins, qui verront expliqués les pro-

blèmes posés par la fiabilité des tests thérapeutiques ou par la pharmacovigilance fondée sur leur seule bonne volonté ; aux hommes politiques, censés représenter nos aspirations, qui pourront s'interroger sur les problèmes éthiques que pose l'observation d'une consommation supérieure de psychotropes chez les RMistes et les chômeurs, par exemple.

É. Zarifian explique simplement les paradoxes d'un système de santé où s'opposent intérêts commerciaux et intérêts de santé publique, et il veut faire réfléchir à la question : «Un médicament est-il un bien de consommation comme un autre ?» Assurément le premier interpellé est le médecin prescripteur, qui observe quotidiennement l'insuffisance de sa formation face aux troubles psychologiques : il a du mal à délimiter ce qui est pathologique de ce qui ne l'est pas, à préciser quand l'usage du psychotrope est indispensable et, surtout, à assurer une relation médecin-malade à valeur thérapeutique. Il est alors soulagé quand les visiteurs médicaux lui apportent des informations sur l'emploi des médicaments susceptibles d'aider efficacement ses patients. Simultanément il comprend qu'il est alors considéré par les laboratoires comme une cible de propagande publicitaire, et non comme un agent de santé publique. Cela, parce que le laboratoire s'est vu fixer le prix de ses médicaments par l'État à un niveau bas qui le contraint

**N'OUBLIE PAS DE PRENDRE
TON REPAS AU MILIEU DE
TES MÉDICAMENTS**

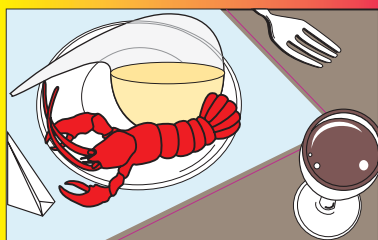


FRANCE INFO et POUR LA SCIENCE

vous invitent
à écouter la chronique
de Marie-Odile Monchicourt :

Info Sciences

Tous les jours
sur **France Info**
à 15 heures 41,
17 heures 10,
20 heures 12,
22 heures 12,
et 23 heures 42



Les prochains
résultats présentés
dans la rubrique
Science et Gastronomie
seront annoncés sur
France Info
le 24 mars 1997.

FRANCE

info

à augmenter le volume de ses ventes : la logique économique s'oppose à la rigueur médicale.

Pour contrer une information partielle, le médecin peut se tourner vers des revues médicales, mais la plupart lui sont envoyées gratuitement, en raison des soutiens publicitaires. La liberté du choix des articles publiés ne peut être garantie. S'il se rend en Formation médicale continue ou dans des colloques, les autorités qui interviennent ont un rôle difficile, étant, en raison même de leur compétence, experts officiels auprès des organismes de santé publique et consultants des firmes pharmaceutiques. Ces liens quasi obligés entre la recherche et l'industrie sont encouragés par l'État, qui se dégage de plus en plus de ses obligations financières. Le médecin est alors perplexe...

Le consommateur potentiel de psychotropes sera questionné différemment par ce livre : pourquoi préfère-t-il souvent avaler un médicament en cas de tristesse due à des difficultés socioprofessionnelles ou sentimentales ? Le médecin et son psychotrope sont-ils le recours le plus facile et le moins onéreux pour supporter les difficultés ? Notre société favorise l'illusion qu'on peut toujours combler les manques ; les médicaments jouent ce rôle. Car le concept de santé semble avoir glissé de la notion d'absence de maladie à celle, bien plus vaste, d'état de bien-être et, pourquoi pas, de bonheur ! Le psychotrope correspondrait à l'idéal social d'un bonheur consommable (et remboursé).

Toutefois, si l'on décide que, finalement, la santé est le bien-être, il reste à savoir si ce bien-être est une appréciation personnelle ou s'il obéit à une définition collective, puisque pris en charge par la collectivité. Affirmer alors que « l'homme possède en lui-même les ressources pour accéder seul au bien-être est subversif, car cela entrave le commerce, contrarie le désir de toute-puissance de la science et rend l'homme indépendant de tout pouvoir politique en restaurant sa dignité d'homme libre ».

Le politique, lui, comprendra à la lecture de ce livre que le psychotrope est pris dans une logique de consommation et de rentabilité, aggravée par le paradoxe d'un système de soins pris en tenaille entre dirigisme et libéralisme. Dirigisme d'une Sécurité sociale qui détermine le prix le plus bas possible du médicament qu'elle remboursera ; libéralisme d'une prescription sur laquelle les laboratoires jouent d'un poids d'autant plus grand que l'État leur laisse le champ libre sur des points aussi sensibles que la formation et l'information des médecins.

Le politique voudra-t-il libérer l'information de ses contraintes commerciales en finançant lui-même les expérimentations sur les psychotropes ? Voudra-t-il subventionner la Formation médicale continue et les revues médicales, afin qu'elles ne recourent plus à l'aide des laboratoires ? Peut-il imposer l'évolution de la formation des médecins, d'une pratique dite objective, associant à chaque symptôme un médicament, vers un exercice plus artistique de la consultation, qui n'aboutirait plus systématiquement à une prescription médicamenteuse ?

Insistons : ce livre ne remet pas en cause l'utilité des psychotropes, mais leur utilisation. L'auteur lui-même les a étudiés et les prescrit en cas de besoin, mais il estime que sa responsabilité d'acteur de la santé mentale impose qu'il dénonce les mécanismes pervers qui aboutissent à une situation de mauvaise santé mentale dont nous ne devons être ni dupes ni complices. Ses propositions seront examinées par le nouvel Observatoire national de la prescription médicamenteuse, qu'il réclamait. Il resterait à promouvoir une réorganisation de la structure des soins, non plus centrée sur la maladie, mais sur le malade. Vaste programme que les psychiatres ont adopté depuis longtemps, et qui répartirait de façon plus efficace les sommes considérables drainées par l'industrie de la santé.

Élisabeth HOFFMANN
et Élisabeth BACON

Astronomie

Longitude. L'histoire vraie d'un génie solitaire qui résolut la plus grande énigme scientifique de son temps

Dava Sobel, Éditions J.-C. Lattès,
(196 pages, 89 F).

La création de l'Observatoire de Paris en 1667, puis de celui de Greenwich huit ans plus tard, sont motivées par des raisons économiques : les puissances maritimes veulent explorer les nouveaux mondes et, à cette fin, envoyer leur flotte sur les mers océanes. On savait alors parfaitement déterminer la latitude, mais la science du ciel résoudre-t-elle le difficile problème de la



D.R.

Le chronomètre de marine (H-4) de John Harrison.

détermination de la longitude en mer ? On pense d'abord que l'étude des mouvements des satellites galiléens permettra, par l'observation de Jupiter, une « lecture » de l'heure et un réglage des horloges à pendule, garde-temps peu fiables à bord des navires ; mais Jupiter n'est pas toujours visible, et la méthode n'est réellement utilisable qu'à terre (il en résultera toutefois, en 1676, la découverte importante de Oläus Römer : la lumière se propage à vitesse finie).

Aussi, en 1714, le Parlement anglais lance un concours : le Conseil des longitudes (*Board of longitudes*) attribuera une récompense de 20 000 livres (100 kilogrammes d'or fin !) à quiconque obtiendra une précision de un demi-degré sur la longitude après 40 jours de navigation (la durée moyenne d'un trajet aux Antilles). La solution peut provenir de l'astronomie ou de la technique horlogère.

Edmond Halley pense que l'étude du mouvement « rapide » de la Lune améliorera les tables empiriques, afin de calculer à l'avance pour un lieu donné (Paris ou Greenwich), et, d'heure en heure, la distance angulaire de la Lune à des étoiles brillantes. En mer, la mesure de ces distances à l'aide de l'octant (puis du sextant) de John Hadley (1731), par comparaison avec des tables de distances lunaires, fournira la différence de temps local entre le bateau et l'observatoire de référence, c'est-à-dire la longitude du navire.

Rigoureuse en théorie, cette méthode ne donnait pas de bons résultats, car les tables de la Lune n'étaient pas assez précises. Pendant la première moitié du XVIII^e siècle, les travaux successifs de Halley, de Pierre Charles Le Monnier, de Leonhard Euler, de Joseph Jérôme Lefrançois de Lalande,

de Nicolas Louis La Caille améliorent peu à peu ces tables. Celles de Tobias Mayer (1754), bien qu'empiriques, offrent une précision remarquable : moins de 30 secondes de degré sur la position calculée de la Lune.

Ces nouvelles tables permettent à l'astronome Nevil Maskelyne (qui dirige l'Observatoire de Greenwich) d'éditer en 1766 le *Nautical Almanac and Astronomical Ephemeris*, pour les besoins de la navigation comme l'indique le titre. Cependant, il fallait près de quatre heures pour effectuer les longs calculs afin de déterminer la longitude à partir des observations. Voilà pour la solution d'origine astronomique.

La solution technique aura bien du mal à rivaliser, car le Conseil britannique des longitudes comprend beaucoup d'astronomes, d'autant que Newton avait estimé que les horloges ne pourraient pas réussir dans ce projet.

Toutefois, John Harrison (1693-1776), autodidacte tenace, va inventer et mettre au point patiemment (de 1730 à 1760) le chronomètre de marine. Plusieurs améliorations conduisent à l'horloge baptisée H-4, qui ressemble à une grosse montre de gousset de 13 centimètres de diamètre. Lors de l'essai en mer, en 1762, ce chef-d'œuvre n'aura perdu que cinq secondes en 81 jours ! Cook emportera une copie fidèle de cet instrument lors de son deuxième voyage autour du monde (1772-1775). Dès 1765, Maskelyne avait fait attribuer 3 000 livres à la veuve de Mayer (décédé en 1762), en récompense de ses tables et de sa contribution à la résolution du problème de la longitude. Malgré l'opposition de Maskelyne, Harrison ne recevra qu'en... 1773 la totalité du prix : 20 000 livres. Toutefois le coût très élevé de ces chronomètres en retardera l'usage courant en mer : la méthode des distances lunaires ne sera abandonnée que vers 1900.

Dava Sobel, journaliste scientifique, raconte, sans la romancer, cette histoire qui rassemble astronomes, marins et horlogers du XVIII^e siècle. C'est bien écrit et agréable à lire, malgré de rares fautes de traduction. Une relecture par un astronome français n'aurait pas été superflue. Je regrette également l'absence d'un index, d'autant plus que l'édition originale (1995) en comporte un. Il n'empêche que ce bon livre peut faire connaître John Harrison, cet ingénieur méconnu en France, qui remporta non sans mal le fabuleux prix du Conseil britannique des longitudes ; grâce à ses travaux, la cartographie des océans a été grandement améliorée.

Michel TOULMONDE



Le magazine scientifique d'ARTE

AU MOIS D'AVRIL :

Mardi 1^{er} avril à 20 h :

La première photographie.
Les lunettes renversées.

Le paradoxe
de la tartine beurrée.

L'affaire Sokal.

Les cafards

Mardi 8 avril à 20 h :

Thèmes non communiqués

Mardi 15 avril à 20 h :

Thèmes non communiqués

Mardi 22 avril à 20 h :

La bilharziose.

Sons et forme des tambours.

La réaction de Maillard.

La communication
des sciences.

Les sociétés de chimpanzés.

Mardi 29 avril à 20 h :

La vitesse.

Les pigments des peintres.

Les brisures de symétrie.

La reproductibilité
des expériences.

La bilharziose combattue.

36 15 ARTE (1,29 F/mn)

<http://www.arte-tv.com>

arte

Zoologie

Toutes les tortues du monde

Frank Bonin, Bernard Devaux et Alain Dupré. Éditions Delachaux et Niestlé, 1996.

Le livre de Frank Bonin, Bernard Devaux et Alain Dupré, *Toutes les tortues du monde*, n'est pas un livre sur l'élevage de ces animaux, comme on en trouve facilement au rayon «animaux» de toutes les librairies. C'est le premier ouvrage général en langue française sur la biologie, la classification, l'écologie et la protection des tortues.

Les tortues sont des reptiles dont le corps est protégé par une carapace osseuse, et aussi les seuls vertébrés dont les ceintures pectorale et pelvienne sont à l'intérieur de la cage thoracique. La carapace de la tortue est composée de deux couches : une couche interne osseuse et une couche externe cornée ; chez certaines formes, la couche externe est remplacée par une peau fine ou un «manteau» de cuir. Les parties dorsale et ventrale de la carapace sont reliées soit par une structure osseuse, soit par un ligament, pour former une boîte solide protégeant l'animal. Chez la plupart des tortues, la tête, le cou, la queue, ainsi que les quatre membres peuvent être rétractés à l'intérieur de la carapace.

La tortue n'est pas seulement un animal «en boîte» ; c'est aussi un symbole de longévité : presque toutes les tortues vivent plus d'un demi-siècle, et certaines franchissent allégrement les 100 ans. Les tortues constituent un groupe varié : la plus petite tortue ne mesure pas plus de dix centimètres et ne pèse que 80 grammes, tandis que la

plus grande atteint deux mètres de long et pèse près d'une tonne. Se cacher dans sa «boîte» n'est pas le seul moyen de défense chez les tortues : certaines possèdent une ou deux charnières sur la carapace pour la fermer entièrement, d'autres sont capables de s'aplatir comme une crêpe pour se faufiler dans les crevasses rocheuses ; certaines peuvent se défendre avec leurs redoutables mâchoires tranchantes, d'autres encore, toujours en cas de danger, dégagent une odeur désagréable pour chasser l'ennemi. La plupart des tortues vivent dans l'eau douce, certaines sont entièrement terrestres, d'autres marines. Leur régime alimentaire est varié : certaines sont herbivores, d'autres sont omnivores ou entièrement carnivores.

Près de 260 espèces de tortues sont représentées dans ce bel ouvrage. Par ordre systématique, chaque espèce est présentée, avec sa répartition géographique précise, accompagnée d'une carte, les caractéristiques qui permettent de l'identifier, son mode de vie : son milieu, son comportement, son régime alimentaire et sa reproduction, et les mesures de protection qui la concernent. La classification, le milieu où vit l'animal, ainsi que les noms en français, en anglais et, parfois, le nom local sont indiqués dans les marges pour faciliter la lecture, avec de nombreux jolis dessins et photographies.

Le problème de la protection des tortues, sujet que les auteurs connaissent particulièrement bien, est largement traité dans ce livre (publié en collaboration avec le WWF). Les deux tiers des espèces de tortues sont menacées ou en voie de disparition ; ces reptiles lents et inoffensifs sont victimes de diverses activités humaines : de la pollution, de l'urbanisation, du ramassage pour la consommation ou pour la collection. Aujourd'hui, en France, toutes les espèces de tortues sont protégées.

Il est un peu dommage que la partie sur la biologie générale des tortues soit légère et que la classification des reptiles utilisée soit pour le moins archaïque (il est étonnant, en cette fin du ^{xx}e siècle, de lire, comme au début du ^{xix}e siècle, que les lézards et les crocodiles sont rassemblés dans un ordre des sauriens). Enfin, certaines indications anatomiques sont erronées ; par exemple, le cou des tortues est formé de huit vertèbres cervicales, non pas de sept. Ce livre n'en est pas moins agréable à lire et pratique à utiliser. Il comble un vide dans la littérature herpétologique de langue française.

Haïyan TONG



Geochelone radiata, l'une des plus belles tortues, menacée à Madagascar.

POUR LA SCIENCE

8, rue Férou 75278 PARIS CEDEX 06

POUR LA SCIENCE Directeur : Philippe Boulanger. Rédaction : Philippe Boulanger (Rédacteur en chef), Hervé This (Rédacteur en chef adjoint), Françoise Cinotti (Rédactrice - Secrétaire générale de la rédaction), Bénédicte Leclercq, Luc Allemand, Yann Esnault, Philippe Pajot. Secrétariat de Rédaction : Annie Tacquenot, Pascale Thiollier, Céline Lapert. Direction Marketing et Publicité : Henri Gibelin, assisté de Séverine Merviel. Direction financière : Pierre Lecomte. Fabrication : Jérôme Jalabert, assisté de Delphine Savin. Directeur de la publication et Gérant : Olivier Brossollet.

Ont également collaboré à ce numéro : Paloma Cabeza-Orcel, Frédéric Debelle, Bettina Debü, Marie-Thérèse Landousy, Olivier Le Fèvre, Daniel Le Rudulier, Guy Mahouy, Jean-Claude Martzloff, Anne Masé, Didier Massonnet, Claude Olivier, Pierre Pfeiffer, Jean-Pol Tassin.

SCIENTIFIC AMERICAN Editor : John Rennie. Board of editors : Michelle Press, Timothy Beardsley, Wayt Gibbs, Marguerite Holloway, John Horgan, Kristin Leutwyler, Philip Morrison, Madhusree Mukerjee, Sacha Nemecek, Corey Powell, Ricki Rusting, David Schneider, Gary Stix, Paul Wallich, Philip Yam, Glenn Zorpette. Publisher : John Moeling. Chairman and Chief Executive Officer : John Hanley. Corporate Officers : John Moeling, Robert Biewen, Anthony Degutus.

PUBLICITÉ France

Chef de Publicité : Susan Mackie, assistée de Anne-Claire Ternois, 8 rue Férou 75278 Paris Cedex 06. Tél. (1) 46 34 21 42.

Télex : LIBELIN 202978F.

Télécopieur : 43 25 18 29

Étranger : John Moeling, 415 Madison Avenue, New York. N.Y. 10017 - Tél. (212) 754.02.62

SERVICE DE VENTE RÉSEAU NMPP

Henri Gibelin.

DIFFUSION DE LA BIBLIOTHÈQUE POUR LA SCIENCE

Canada : Modulo - 233, avenue Dunbar Mont-Royal, Québec, H3P 2H2 Canada

Suisse : GM Diffusion - Rue d'Etraz, 2 - CH 1027 Lonay

Autres pays : Éditions Belin - B.P. 205, 75264 Paris Cedex 06.

Toutes demandes d'autorisation de reproduire, pour le public français ou francophone, les textes, les photos, les dessins ou les documents contenus dans la revue «Pour la Science», dans la revue «Scientific American», dans les livres édités par «Pour la Science» doivent être adressées par écrit à «Pour la Science S.A.R.L.», 8, rue Férou, 75278 Paris Cedex 06. © Pour la Science S.A.R.L.

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation réservés pour tous les pays. La marque et le nom commercial «Scientific American» sont la propriété de Scientific American, Inc. Licence accordée à «Pour la Science S.A.R.L.»

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la présente revue sans autorisation de l'éditeur ou du Centre Français d'exploitation du droit de Copie (3, rue Hautefeuille - 75006 Paris).

Nos lecteurs trouveront, en pages 18A, 18B, 98A et 98B, des bulletins d'abonnement.